

Région Saguenay/Lac Saint-Jean : Illusions ou comment la «bête» qu'on croyait morte ne l'est pas et ceux chargés de la surveiller pas si endormis qu'on aurait pu le penser

Michèle Carrier-Villeneuve

Volume 12, Number 2, November 1987

Chômage et santé mentale (1) et Histoire et politiques (2)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030418ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030418ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Carrier-Villeneuve, M. (1987). Région Saguenay/Lac Saint-Jean : Illusions ou comment la «bête» qu'on croyait morte ne l'est pas et ceux chargés de la surveiller pas si endormis qu'on aurait pu le penser. *Santé mentale au Québec*, 12(2), 199–200. <https://doi.org/10.7202/030418ar>

*Région Saguenay/Lac Saint-Jean***Responsable: Michèle Carrier-Villeneuve****ILLUSIONS OU COMMENT LA «BÊTE» QU'ON CROYAIT MORTE
NE L'EST PAS ET CEUX CHARGÉS DE LA SURVEILLER
PAS SI ENDORMIS QU'ON AURAIT PU LE PENSER**

Quand la direction de *Santé mentale au Québec* m'a demandé de collaborer à la revue, à la section «Événements régionaux», on m'avait bien expliqué que je pourrais rendre compte d'un événement ou bien «y aller d'un commentaire, d'un point de vue» Je ne savais pas alors qu'il se produirait, quelques mois plus tard, un «événement» qui me fournirait belle matière à commentaire.

Les faits: d'abord le 19 août dernier paraissait, dans un quotidien local, la publicité d'un bar dont je vous fournis le texte: Party «Vol au-dessus d'un nid de boubou» (allusion à un employé du bar en question); décor psychiatrique Roland-Sauté (allusion évidente à l'Institut Roland-Saucier, hôpital psychiatrique de Chicoutimi); le tout accompagné d'un dessin au goût plus que douteux et bien en évidence sur toute la partie inférieure de la page 3 du journal.

Le jour même, en fin d'après-midi, divers membres du personnel de l'Institut Roland-Saucier ont vent de l'affaire. Une photocopie de la publicité circule. La standardiste de l'Institut commence à recevoir des appels de gens consternés. Un consensus se dégage rapidement, à la faveur de discussions spontanées dans les couloirs: il faut faire quelque chose.

Un cadre de l'Institut, coordonnateur aux ressources intermédiaires, rédige une lettre ouverte

aux propriétaires du bar. Le lendemain cette lettre circule. Avec un empressement rassurant 157 membres du personnel hospitalier (sur 200 environ), de toutes catégories, la signent et elle est envoyée au journal.

De son côté, la direction de l'Institut, par la voie de la directrice des services professionnels, écrit une lettre énergique aux propriétaires du bar les sommant de faire publiquement des excuses.

La lettre du personnel sera intégralement publiée la semaine suivante, le 26 août. Les propriétaires ont par la suite rencontré la direction et fait paraître une lettre d'excuses.

Je parlais plus haut «d'événement». On pourrait dire qu'il est double: d'abord la parution de cette publicité, ensuite les diverses réactions.

On croit les préjugés en train de régresser, on s' imagine qu'avec les diverses tentatives de réinsertion sociale la société comprend et accepte avec moins de frayeur les ex-patients psychiatriques, on pense que l'ignorance à propos de tout ce qui concerne la maladie mentale diminue, on se prend même à rêver qu'un jour elle n'existera plus. Et voilà que paraît cette «chose» grossière et violemment discriminatoire! Voilà qu'on invite les gens, le grand public, à se travestir en patients psychiatriques et à s'en amuser dans ce qui me semble être l'équivalent d'un «freak show» Voilà qu'un journal

publie ce «torchon» et s'associe de ce fait au geste, signifiant bien ainsi que ses responsables n'y ont rien vu de répréhensible!

C'est la consternation: tout sera-t-il donc toujours à refaire en ce domaine? Des esprits généreux verront peut-être là une sorte d'espoir de catharsis qui serait obtenue par l'utilisation du jeu, du mimétisme, par le biais des identifications à ce qui fait peur. D'autres, non moins généreux, minimiseront l'affaire, tenteront d'édulcorer le sens de tout cela, voire de le nier.

La vérité est toute autre. Rien de tout cela n'est mort. Les préjugés à propos de la folie sont là bien vivants, seulement tapis dans l'ombre, camouflés pour faire bonne figure ou avoir bonne conscience, comme les autres, les préjugés racistes ou sexistes.

Le travail pour les vaincre reste à faire — et constamment.

Dans toute cette histoire une seule chose rassure, la vive réaction de l'hôpital et, à mon sens, la réaction claire et rapide des employés eux-mêmes: leur indignation quasi viscérale. Personne là n'a tenté de minimiser: le tollé est général. N'oublions pas que nous sommes dans un hôpital psychiatrique; voilà un personnel qui est souvent accusé d'insensibilité et même de mépris envers les malades. Il faut croire que tout n'est pas si simple et que quand se produisent des événements de ce genre, ceux qu'on croit les plus endurcis sont encore capables de réactions adéquates.

Michèle Carrier-Villeneuve
Psychologue, Institut Roland-Saucier